

Clara, JP, Gilles... Tous sont nés sous ses doigts. Il les a nourris et a continué de les faire grandir en parsemant sur eux de délicats et petits bouts de lui. A travers leurs émotions, le ressenti d'une réalité, parfois difficile, revisitée avec humour et légèreté. Ou le souvenir, brut, d'un précieux et lumineux instantané de vie. Fidèle à son écriture drôle et percutante, Nicolas Mercier signe avec talent une nouvelle saison placée sous le signe de la maturité.

Lorsque vous avez achevé l'écriture de la première saison, aviez-vous déjà une idée de l'orientation de la suite de la série ?

Pas vraiment. Mais en quittant Clara avec Gilles, je m'étais laissé une porte de sortie. J'avais très envie de parler de la relation de couple, et de la façon dont Clara, avec son immaturité, aller l'aborder. JP, seul, et assumant désormais pleinement son homosexualité, pouvait aussi être envisagé différemment. Pour m'engager dans cette aventure, je devais d'abord rester au plus près de mes envies. Être convaincu, aussi, de la nécessité d'une suite. Non seulement pour moi, mais également pour les personnages et les téléspectateurs.

Avez-vous hésité avant d'accepter ?

Oui. Car souvent, les suites ne sont pas ce qu'il y a de plus réussi. L'enjeu était de faire mieux que la première fois, sans se répéter. J'avais peur de rentrer dans un système de fabrique où les personnages seraient un peu vidés de sens, existeraient de manière mécanique. Mais quand j'ai su, compris ce que je voulais raconter, toutes mes craintes se sont évaporées. J'étais si heureux de les retrouver, eux et leur liberté, leur désordre sentimental ! Joëy Faré, Jean Bigot et Harold Valentin m'ont beaucoup soutenu. L'écriture a beau être un acte solitaire, un auteur a toujours besoin de se sentir porté par le désir des autres.

Le changement de casting ne vous a-t-il pas un peu perturbé dans votre travail d'écriture ?

Non. Ces personnages sont si ancrés en moi que je me concentre sur leurs personnalités, sur ce que je ressens pour eux. Et puis, j'ai fait totalement confiance à Joëy et à ses choix toujours très pertinents. J'ai juste regardé les essais de Zoé Félix qui m'ont d'emblée convaincu. Jolie, pétillante, pleine de fantaisie, elle avait ce petit côté à la fois espiègle et généreux. Elle était Clara. Dans sa beauté également, qui dégageait quelque chose d'assez désordonné et de spontané.

Comment procédez-vous dans votre manière d'écrire ?

J'ai une vision, assez claire et assez tôt, de l'architecture de la série, de chaque thème traité dans les épisodes et de leur évolution. Ce travail n'a qu'un seul but : me laisser ensuite complètement libre dans mes émotions. Au moment de l'écriture de chaque épisode, je commence alors par « jeter » tout ce que j'ai envie d'y mettre ! Je me raccroche ensuite à certaines scènes-clefs et me lance, dans un travail très minutieux, dans une composition plus précise des scènes et du rythme de chaque épisode. Il arrive un moment où j'entre alors dans un état émotionnel fort où je peux pleurer devant mon écran, où j'ai l'impression que les personnages se mettent à parler sous mes doigts, où je n'ai plus qu'à me laisser guider par eux.

Avez-vous rencontré certaines difficultés ?

Le dernier épisode a été très difficile à envisager. J'étais allé si loin dans la construction narrative du cinquième que je ne parvenais pas à conclure la série.

J'avais cassé le système d'écriture pour créer cette espèce de thriller sentimental, d'enquête psychanalytique sur un rêve. C'est là que l'idée de faire un dernier épisode choral est venue, de donner la parole aux personnages secondaires pour qu'ils expriment chacun leur point de vue. La Chanson des Rita Mitsouko, *Un soir, un chien* – une de mes chansons d'amour préférées – m'a aidé à écrire les dernières scènes. C'est en l'entendant, un soir, dans un resto, que j'ai visualisé cette soirée où ils dansent tous les trois, avec toute cette incertitude planant au-dessus d'eux. Je suis rentré chez moi et j'ai écrit la fin de la série alors que je n'en étais qu'à l'écriture du troisième épisode.

Quel est le rôle de la musique dans la narration de l'histoire ?

Dès l'écriture, je retranscris les paroles des chansons choisies dans le scénario. De l'opéra de Saint-Saëns au morceau de techno de Teckel, j'ai beaucoup aimé composer une bande-son éclectique. Sans oublier les artistes dans l'air du temps, comme Sean Lennon ou Lily Allen. A contrario, *Heart of Glass* de Blondie exprimait une ambiance rétro et vintage qui collait non seulement à cette scène, en voiture, de départ en week-end mais aussi au propos même de la série : l'histoire d'un amour raté chanté avec peps et légèreté ! J'aime aussi choisir des grands morceaux qui sont un peu passés inaperçus, comme cette chanson de Mirwais ou celle des Rita Mitsouko. Mais pour moi, une musique n'est pas seulement illustrative. Elle prend toute sa dimension quand l'émotion qu'elle dégage intensifie la scène, le vécu des personnages.

Vous dites que vos émotions sont vos premières références...

A travers mon écriture, je cherche toujours à offrir le côté surprenant de la vie. Comment, en traversant des épreuves très difficiles, la vie peut reprendre ses droits pas des petits détails déconcertants. Il suffit de les voir, les apprécier, pour en tirer une vraie force. Tous ces moments particuliers de la vie, ces petits instants lumineux ont leur place dans un scénario comme ils l'ont dans notre quotidien. Et l'avantage de la création est aussi de pouvoir réinventer la vie. Avec humour. Dans le cinquième épisode, j'ai choisi d'aborder la psychanalyse, de faire vivre aux personnages ces moments d'errance et de réflexion avec légèreté. S'affranchir de toute la gravité entourant l'analyse, mettre en scène les fantasmes de sa vie – comme cette scène où Clara projette d'étrangler la psychanalyste de Gilles – a été très jouissif ! Selon moi, le travail d'un auteur est d'être au contact de ses sentiments les plus émouvants et impertinents. Clara est vraiment construite sur ce schéma mental : son côté insolent et frondeur, ses petites pirouettes rigolotes sont là pour camoufler ses émotions. Une fausse superficialité très assumée. Et c'est là toute la générosité du personnage : Clara n'enferme jamais les autres dans ses états d'âme, leur laisse toujours, par l'humour et la déconnade, une porte de sortie. L'autre jour, à la radio, j'ai entendu une jolie phrase de Montaigne : « *La gravité est le divertissement des imbéciles* ». A l'inverse, je crois aussi que la légèreté est le divertissement des gens intelligents !

Cette saison se déroule en automne. Faut-il y voir un sens métaphorique ?

Au début, il s'agissait juste d'une boutade. Quand on me demandait de quoi traiterait la seconde saison, et que je ne le savais pas encore, je disais qu'après l'été, ce serait évidemment l'automne, qu'on y verrait des blousons, des écharpes qui volent au vent... Plus qu'une saison, il s'agit aussi de l'automne de l'histoire, les personnages gagnent en profondeur, plongent davantage dans la nostalgie de leur enfance et de leur jeunesse. On les retrouve plus adultes. Alors qu'ils se roulaient beaucoup de

patins et que les scènes d'amour étaient un peu passées sous ellipse, cette fois, la sexualité et les questions qu'elle génère sont beaucoup moins adolescentes.

Que pensez-vous du format de 52 minutes ?

Pour moi, le 52 minutes est un format érotique ! Il suscite le désir de l'histoire. Il permet de raconter énormément de choses mais le téléspectateur reste toujours sur sa faim !

Quelles ont été vos sources d'inspiration télévisuelles ?

Pour cette saison, et contrairement à la première — où il y avait sans doute davantage un petit côté *Ally Mc Beal* et *Sex and the city* —, je ne pense pas m'être inspiré des séries américaines. *Clara Sheller* est devenue une série bien française, avec sa propre identité, ses propres équilibres. Aujourd'hui, je suis au plus près de ce que j'aime raconter. La série est parvenue, je crois, à générer sa propre source d'inspiration.

Comment s'est passée votre collaboration avec les comédiens et le réalisateur ?

Dès les lectures, de très belles choses se sont mises en place. L'occasion pour les comédiens d'appivoiser leurs personnages, leurs peurs aussi. J'ai été frappé par leur générosité, leur investissement. Quant à Alain Berliner, il a toujours eu une lecture très juste et sensible du texte. Ensemble, nous avons retravaillé quelques passages du scénario. D'un point de vue pratique, évidemment, mais aussi créatif. C'est lui qui a eu l'idée de cette première scène où l'on voit des « bouts » de Clara, avant de découvrir son visage ; ou encore de ce petit conte en animation, très en phase avec son univers enfantin. Une fois sur le plateau, j'étais très ému. Quand on écrit, les émotions sont dans une sorte de brume abstraite. Et d'un coup, la dureté, l'émotion de certaines scènes explosent au moment du tournage...